eux l'observation. Voici en quels termes il expose et définit son sujet :

« On a raison de distinguer la *physiognomonie* de la *pathognomonie*.

La première, en tant qu'opposée à la pathognomonie, se propose de connaître les signes sensibles de nos formes et de nos dispositions naturelles ; la seconde s'attache aux signes de nos passions.

L'une révèle le caractère en repos, l'autre le caractère en mouvement.

Le caractère en repos se traduit dans la forme des parties fixes et dans l'inaction des parties capables de se mouvoir ; le caractère passionné, dans le mouvement des parties mobiles.

Croire à la pathognomonie sans physiognomonie, c'est croire aux fruits sans la racine, aux moissons sans le sol qui les porte.

Tout le monde doit lire dans l'alphabet pathognomonique, bien peu déchiffrent les caractères physiognomoniques.

La pathognomonie a une lutte à soutenir avec l'art de dissimuler ; il n'en est pas de même de la physiognomonie.

Pour les amis de la vérité, les deux sciences sont inséparables, mais comme la physiognomonie est dix fois plus délaissée que la pathognomonie, c'est à la première de ces sciences que je veux surtout m'attacher. »

Nous prenant ensuite par la main, notre guide nous introduit dans le vaste labyrinthe de ses chapitres, disposés sans la plus élémentaire ordonnance, dont plusieurs néanmoins sont dignes d'admiration. S'agit-il d'exprimer des vues élevées, des synthèses, des points de doctrines, il déploie les étonnantes ressources d'un esprit qui semble fait pour planer ; aborde-t-il les détails didactiques, on éprouve une déception. Ceci tient peut-être à ce que le lecteur, abusé par la gloire du maître et le grand renom de son *système*, oublie qu'il n'y a pas ici un système, mais des essais tendant à le préparer ou seulement peut-être à le suppléer. L'auteur nous force à lire avant de nous enseigner l'alphalet : il fait défiler sous nos yeux une série nombreuse de beaux dessins de têtes humaines, dont il nous dit la signification pour aviver en nous le sens intuitif. Un alphabet physiognomonique s'offre enfin à nos regards, et il est d'abord le bienvenu, car là va se préciser sans doute le résultat concret des observations de l'auteur. Malheureusement ici, comme ailleurs, pas de rigueur scientifique : aux remarques affirmatives se mêlent des on-dit et des à-peu-près qui amoindrissent l'autorité de ces remarques, exemples : — « Un menton pointu passe généralement pour le signe de la ruse et de la finesse. — Les cheveux blonds sont, en général, l'indice d'un tempérament délicat, sanguin, flegmatique. — Les cheveux roux marquent, dit-on, l'extrême bonté ou l'extrême méchanceté, etc. »

Lst-ce à dire qu'il n'y ait dans l'œuvre de Lavater *que des divinations ? Bien* que plus d'un savant l'affirme, nous nous permettons de ne pas l'admettre. Il y a certainement une part d'observations, mais celles-ci acquises dans le cercle étroit où vivait le prêtre sédentaire, semblaient dépourvues d'une généralisation suffisante ; mêlées d'ailleurs à ce qui a été seulement entrevu, elles sont difficiles à reconnaître. Pour asseoir solidement une science physiognomonique, il eut fallu des constatations nombreuses et concordantes, effectuées chez les races les plus diverses par des hommes autorisés ; or Lavater n'avait pas de collaborateurs et ses aperçus ethnologiques présentent beaucoup de lacunes et d'erreurs : — il reconnaissait les Italiens à la petitesse de leurs yeux et déniait la ténacité aux Anglaises !

On a reproché à cet écrivain de n'avoir pas été un homme de science. Cette censure, méritée par celui qui voudrait décrire les manifestations mimiques sans connaître la physiologie, exagère peut-être l'étendue des données anatomiques nécessaires pour formuler les différentes expressions du visage considéré dans sa structure fixe. Il faut cependant constater que ce qui manquait à Lavater, à côté de ses facultés si remarquablement intuitives et sensitives, c'était la tendance et la méthode scientifiques. Le précurseur prestigieux était un réalisateur incomplet : ce qu'il pouvait dans son art était bien *supérieur à ce* qu'il nous en a transmis. Aussi quiconque cherchera dans la partie la plus spéciale de son œuvre autre chose que la physiognomonie instinctive est fort exposé à s'égarer. Le maître a précisé lui-même son enseignement quand il a dit à l'élève : « Fie toi toujours surtout à ta première et soudaine impression, plus encore qu'à ce qui te paraîtra observation. »

A ce sujet, M. Mantegazza, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Florence, envisageant le *don divinatoire* des physiognomonistes, s'exprime ainsi :

« L'unique secret, c'est d'avoir un esprit observateur qu'on peut aiguiser par l'exercice comme tout autre aptitude intellectuelle; et il n'y a ni mystère ni miracle d'aucune sorte. Malheur pourtant à ces mortels privilégiés s'ils veulent passer de l'art à la science et traduire en dogmes et en préceptes le fruit de leur expérience et de leur sagacité ! Alors ils commencent à s'embrouiller, à exprimer en termes vagues ce qu'ils croyaient comprendre parfaitement. Ils transforment en aphorismes brutaux les divinations les plus délicates et les plus fines de leur esprit observateur, signe certain qu'il peut bien exister un art, mais non une science physiognomonique. On le voit bien chez Lavater, le plus pénétrant peut-être des observateurs de la figure humaine, et par surcroît, dessinateur très habile. Quand il essaie de nous enseigner ce qu'il sait et de nous faire partager ses convictions, il tombe lui aussi dans le vague et l'indéterminé ; et je vous plains si, dans la pratique de la vie, vous suivez ses préceptes. A chaque instant, vous serez forcé de reconnaître que Lavater s'est trompé quatre-vingt-dix fois sur cent, ou bien que vous n'avez pas su le comprendre, ou bien enfin que les hommes de son temps ne ressemblaient pas à ceux du nôtre. »

Depuis Lavater, peu de livres ont traité de la physiognomonie proprement dite et ils ont passé discrètement dans la pénombre de ce grand nom.

* *

Dans le cours du XIXe siècle, la *Mimique* (nous appelons de ce nom plus extensif la pathognomonie) a reçu un puissant essor parallèlement à celui de la physiologie, dont elle est un rameau important. D'abord cultivée sans préoccupation d'une future science du caractère, elle a soumis à l'analyse les différentes expressions corporelles des mouvements de l'âme, en les envisageant dans leur siège, leurs organes, leur *mécanisme et leurs fonctions*. De là sont issus les écrits spéciaux de philosophes, tels que Bain, Herbert Spencer… et de savants, tels que Camper, Charles Bell, Moreau de la Sarthe, Engel, Duchenne de Boulogne-Piderit, Gratiolet, Darwin, Mantegazza… Nous passerons rapidement en revue les plus récents de ces travaux pour n'en retenir que quelques données étroitement liées à notre sujet.

Gratiolet, anatomiste français d'une grande valeur, dans un livre publié en 1865 sous le titre : *De la physionomie et des mouvements d'expression*, a réuni un grand nombre d'études savamment réalisées et brillamment traduites. Sa théorie classifie en quatre groupes distincts les phénomènes observés : Ceux-ci sont *directs*, *sympathiques*, *symboliques* ou *métaphoriques*.

La classe des expressions métaphoriques comprend presque toute la mimique intellectuelle ; à ce titre, elle mérite une mention spéciale. Dans l'acte de la pensée ; notre esprit fait intervenir des signes spéciaux qu'il emprunte au domaine de la sensation. De là sont nées les métaphores du langage : on *goûte* un raisonnement, on *entend* une allusion ; on *touche* la vérité, etc. De là aussi des mouvements appropriés. Rien ne saurait mieux qu'une citation, dont le charme justifiera la longueur, faire apprécier ce point de doctrine.

» Je prendrai pour exemple un de ces fins connaisseurs, un de ces littérateurs délectants, dont l'espèce qui se perd chaque jour a été si commune en France au commencement de ce siècle. Supposons notre homme attentif à la lecture d'un passage où le charme de l'expression, la vivacité du mouvement, la suave harmonie du style, lui font apercevoir des perfections merveilleuses ; le sentiment de ces perfections l'occupe tout entier ; et, de peur d'en laisser échapper une seule, il lit avec une lenteur précieuse, relit sa phrase, s'arrêtant à chaque mot et faisant endurer par mille artifices l'impression de ces choses sur l'esprit. Ces actions, propres aux délicats, ont avec la friandise du gourmet plus d'analogie, et, chose remarquable ! ils en produisent sur le visage toutes les expressions, tous les mouvements principaux. Voyez en effet ce mouvement de dégustation dans les lèvres, ce nez quiflaire, ces yeux à demi fermés, ces petites fossettes dessinées sur les joues par un mouvement de déglutition voluptueuse ! et vous demeurerez convaincu que cet homme ne voit pas n'entend pas seulement l'idée renfermée sous les formes du langage, mais en réalité la goute et la savoure, et, pareil en cela au gourmet, semble moins attentif à l'idée elle-même, à la base nutritive de la pensée qu'a la saveur du style, aux ingrédients de la phrase, aux parfums de l'expression.

Or, d'un homme qui lit ainsi nous disons naturellement : c'est un *homme de goût*. Ainsi cette figure n'est pas seulement dans le langage, elle est aussi dans le geste. »

Enfin Gratiolet n'a eu garde d'oublier la question importante des dissimulations d'expressions : l'intention principale ne peut jamais être complètement déguisée ; chassée de certains organes, elle se trahit par l'effort même qui tend à la cacher et se fait jour par d'autres voies. Ainsi, bien qu'à des degrés différents, tout trompeur témoigne contre lui-même.

Aux travaux de Gratiolet ont succédé ceux de Darwin, exposés dans un livre très remarquable sur *l'expression des émotions*, qui s'étend au règne animal et à l'homme considéré dans son enfance, à l'état adulte et dans ses races diverses. Un questionnaire très détaillé adressé à des missionnaires et à des savants en des lieux les plus distants de la surface du globe, a permis à l'auteur d'ajouter à ses observations personnelles un nombre considérable d'informations, de fixer leur concordance et de conclure à l'identité des actes essentiels d'expressions chez les hommes de tous les pays. Le grand évolutionniste a essayé de déduire de cet ensemble les lois générales de la mimique, en accordant, *bien entendu, une place prépondérante* à l'hérédité.

Ne prenons point congé de Darwin sans recueillir son opinion sur la physionomie au repos dans ses rapports avec le caractère : — « La part de vérité, dit-il qui existe dans la prétendue science de la physionomie parait dépendre, ainsi que Haller en a fait la remarque depuis longtemps, de ce que chaque individu contracte de préférence certains muscles de son visage suivant ses dispositions personnelles; le développement de ces muscles peut en être augmenté et par suite les lignes ou rides du visage dues à *leur contraction* habituelle peuvent devenir plus profondes et plus apparentes. »

Sous le titre : *La physionomie et les sentiments*, M. Mantegazza a fait paraître en 1885 un livre fort intéressant au double point de vue physiologique et caractérologique. Bien préparé par la nature de ses études et de ses publications antérieures, ainsi que par de longs voyages, ce naturaliste a su présenter avec beaucoup de méthode et sous un jour attrayant l'état actuel du sujet traité en y joignant des vues originales, notamment sur les expressions habituelles, la mimique des races et les émotions *feintes*.

M. Mantegazza se défend de croire aux révélations du caractère par les parties anatomiques du visage. Cette réserve une fois formulée, il aborde avec indépendance son sujet et nous transmet, sur plus d'un point d'étude purement physiognomonique, le résultat de son expérience personnelle. A ses yeux, les observations de Lavater sont généralement décevantes, mais l'avenir, en séparant le bon grain de l'ivraie, y trouvera peut-être une part de moisson. En attendant, il cite sept *propositions de son devancier* et ajoute :

« J'avoue avoir toujours trouvé exactes, dans le cercle de mon expérience, les divinations de Lavater relatives aux sourcils. *Ils sont si mobiles*, et ils sont liés par une indépendance si étroite et si intime avec les yeux et avec l'intelligence que leur morphologie, étudiée dans une seule race et *cum nationabile obsequio*, pourra très probablement fournir les éléments de bons diagnostics psychiques. »

N'estimera-t-on pas que cet aveu sur les formes expressives des sourcils oppose à la profession d'incrédulité qui le précède une profession de foi d'une grande valeur ? Mais suivons le savant professeur et recueillons encore quelques-*unes de ses* remarques sur la structure du visage :

« La proéminence de la lèvre supérieure va de compagnie avec le scrupule, — Au contraire une proéminence marquée de la lèvre inférieure dénote ordinairement une grande fermeté de caractère…

Il parait démontré que, toutes choses égales, d'ailleurs, une forte saillie du menton a la même signification que la proéminence de la lèvre inférieure. C'est un caractère ethnique des Anglais, qui sont un peuple de volonté ferme…

Sur le front peut briller assez de génie pour faire dire que l'homme est un *Dieu commencé* ; le menton peut à lui seul révéler une bonté et une douceur sans limites…

Pour la beauté, les critériums sont presque tous anatomiques ; pour la valeur morale ils sont presque tous mimiques; mais, pour exprimer la valeur intellectuelle, les critériums sont à la fois anatomiques et mimiques, et il n'est pas possible de déterminer exactement quelle part a dans nos jugements chacun de ces deux groupes de critériums. »

Encore quelques adversaires comme M. Mantegazza et la physiognomonie sortirait lumineuse des ténèbres !

Reconnaissons néanmoins que l'auteur avance d'un pied prudent sur ce terrain mal affermi, mais quand il aborde les manifestations durables imprimées à la forme par le jeu répété des expressions dominantes, il est d'accord avec Haller et Darwin. Il estime que ces empreintes ont une signification et peuvent raconter tout un caractère ou l'histoire morale d'un homme.

Partant de ce point de vue, il a dressé un tableau de cinquante-sept *expressions permanentes*, dont trente-trois ont leur source dans la répétition de certaines émotions ou de certains travaux intellectuels. Il y a lieu de regretter qu'il n'ait décrit qu'un petit *nombre d'entre* elles ; si son analyse se fut étendue à toutes celles qu'il énumère, la partie la plus incontestée de la physiognomonie aurait sa formule. Malheureusement les expressions de cette nature sont beaucoup plus faciles à discerner qu'à dépeindre, et cela explique pourquoi, en dépit de traditions chimériques et d'une didactique incertaine, l'interprétation du visage au repos a conservé au fond de notre âme plus de crédit qu'elle n'a encore pu en mériter comme système.

Il faut ajouter que, consciemment ou non, des révélations fournies par la *mimique concourent* au diagnostic, car, s'il y a des expressions permanentes gravées sur nos traits, il y en a d'autres fugitives mais *habituelles*, qui résument le caractère, M. Mantegazza en a *décrit* quelques-unes : la physionomie honnête, — méchante, — patibulaire, — intelligente, — stupide, — franche, — fausse.

Un exposé des critériums mimiques de la valeur morale et de la valeur intellectuelle termine cet ouvrage, qui marque un progrès réel dans le sens d'une caractérologie physiognomonique et offre un exemple d'initiative auquel les imitateurs ne sauraient longtemps faire défaut.

* *

Il nous a semblé conforme à une bonne méthode d'isoler dans cette note et d'exposer tout d'abord la partie historique et documentaire. De la sorte, *ce qu'il nous reste a dire emprun*tera aux lignes qui précèdent sa meilleure autorité.

Les actes de toute sorte qui nous révèlent nos semblables peuvent être envisagés, à ce point de vue, comme constituant un langage, au sens le plus étendu de ce mot, et ce langage par une propension naturelle que l'utilité justifie, nous l'interprétons dans ses rapports avec la personnalité de celui qui l'emploie. De là une caractérologie générale, qui, à des degrés très divers de développement, a son siège en chacun de nous et exerce son influence sur nos relations sociales.

Branche de cette science idéale, la *Caractérologie physiognomonique* se subdivise à son tour en physiognomonie et en mimique.

La physiognomonie, on l'a vu, a été cultivée dans tous les temps, mais elle est restée conjecturale. C'est donc à bon droit que les savants refusent, en l'état, de la classer parmi les connaissances positives, mais beaucoup d'entre eux rejettent son principe et nient son avenir ; est-il certain qu'ils ne dépassent pas la mesure ? Au nombre de ces derniers figure Gratiolet, qui motive son *opinion sur le fait qu'il* n'y a pas un seul muscle, un seul organe créé uniquement pour les besoins de l'expression ; mais Charles Bell a soutenu, de son coté, que beaucoup de muscles de la face sont « uniquement des instruments de l'expression — ou sont spécialement disposés pour cet objet. »

On peut objecter encore que les hommes sont pourvus des mêmes organes qui les rendent propres à accomplir les mêmes fonctions ; mais on ne peut méconnaitre qu'ils apportent chacun en naissant des tendances et des aptitudes spéciales, destinées à imprimer à ces fonctions une modalité individuelle, révélatrice du tempérament et du caractère. On remarque, d'autre part, que les organes eux-mêmes par lesquels *nos dispositions naturelles* se traduisent en signes sensibles possèdent en chacun de nous une spécialité de forme indéniable. Or, configuration et caractère participent à la fois de l'hérédité, et il y a des caractères ethniques ainsi que des formes ethniques. Faut-il voir dans ces deux ordres de faits simple parallélisme ou relation plus étroite ? Cette question ne saurait être résolue *a priori*, mais le plus vaste champ d'observation peut lui être ouvert ; pourquoi ne pas recourir à la seule méthode vraiment féconde, celle d'une enquête poursuivie chez les peuples de races diverses d'après un programme commun ? Aristote, dans un temps où les communications avec les pays lointains étaient difficiles et restreintes, a implicitement montré cette voie, que Darwin devait suivre plus tard, non point pour le même objet, mais au grand profit des observations chimiques.

Nous possédons déjà, à défaut du témoignage du professeur Mantegazza, celui non moins autorisé de ses travaux : ses observations sur les sourcils en parfaite concordance avec celles de Lavater, son affirmation relative au développement et à la *saillie du menton comme* synonymes de volonté et de ténacité — signe qui n'a point échappé à quiconque connait les peuples de race anglo-saxonne, — enfin l'intervention, jugée par lui nécessaire, de la forme anatomique dans les critériums intellectuels, créent déjà en faveur de la physiognomonie élémentaire une présomption d'une haute valeur.

Le deuxième aspect de la physiognomonie, celui qui la rattache à la physiologie, ne se heurte à aucun préjugé scientifique et ne soulève pas d'objection, du moins quant au principe. Il est acquis *que les émotions* les plus souvent répétées laissent sur les traits leurs empreintes. Un certain nombre de *physionomies permanentes* ont déjà été décrites et beaucoup *d'autres sont signalées* à l'examen.

Passons à la mimique. L'homme reconnait facilement chez son semblable les émotions simples suffisamment exprimées par les mouvements de physionomie. Cette faculté est native : simulez la colère devant un tout jeune enfant, enveloppez vos traits de dureté pour lui adresser des paroles aimables, il manifestera l'inquiétude et l'éloignement ; dites-lui des choses dures d'une voix douce et avec un bienveillant sourire, et vous verrez luire dans ses yeux un plaisir sympathique. L'enfant grandit, l'intelligence croit, l'observation s'affine par l'exercice *et nous parvenons à interpréter* les signes des émotions complexes ou associées: nous pouvons alors discerner le plus souvent dans une expression si elle est libre ou contrainte, franche ou *dissimulée*. Un jugement plus sagace va jusqu'à distinguer, entre les éléments d'un signe composé, celui qui est prépondérant de celui qui est secondaire, celui qui est conscient de celui qui est réflexe.

Par la culture l'observation peut atteindre un degré surprenant de puissance et de sûreté. A la femme, qui dans les choses du cœur semble douée d'une double vue, les traits de l'être aimé disent jusqu'aux nuances les plus délicates du sentiment ; le bandeau de l'amour laisse passer les rayons et intercepte les ombres. Avez-vous vu deux maquignons en conflit d'affaires lire mutuellement dans le livre falsifié de leurs faces finaudes ?

Le moindre tressaillement, le plus imperceptible changement de teint, livrent au regard aigu du policier émérite les révélations qu'il poursuit. Qui ne sait ce que Dieu a donné de pénétration à une mère pour découvrir sur le visage de son enfant malade la sensation, le besoin, le désir, dont le cher petit être ne saurait articuler l'expression.

La connaissance de la mimique réside foncièrement dans notre instinct, mais les travaux de ce siècle en ont fait une science. Elle suffirait à elle seule pour composer une caractérologie, puisqu'elle analyse et décrit les manifestations des facultés affectives et intellectuelles dont la réunion constitue le caractère. Mais la méthode qui consiste à recueillir les signes expressifs avec leurs modes, leur fréquence et leur accentuation relatives, pour les combiner ensuite par un procédé psychologique, est longue et complexe. Sans négliger ces moyens, une science caractérologique doit en posséder de plus sommaires ; or la mimique répond à cette exigence en nous faisant connaitre *les expressions habituelles*. Chacun de nous, en effet, reflète sur ses traits certaines expressions dont il est coutumier et qui sont isolées ou associées à d'autres signes. Cette tendance peut-être assez accentuée pour donner lieu à une *physionomie habituelle* qui livre le point culminant de la personnalité.

A ces éléments d'étude s'en joint un autre qui est leur antagoniste : les *dissimulations*. Gratiolet nous a fait connaitre par quel côté leur effort est déçu, la *contrainte* et la *tromperie* ayant leur mimique spéciale. Après lui M. Mantegazza a traité cette question dans son chapitre : *Les réserves et les mensonges de l'expression*. Il est plus facile de farder la vérité par la parole que par la physionomie ; celle-ci en mentant trahit son mensonge.

En résumé, la connaissance du caractère par la physionomie n'a pas encore sa formule, mais elle possède un certain nombre d'éléments et un plan d'étude qui peut être ainsi présenté :

Caractérologie, physiognomique, 1. Physiognomonie : 1. Forme anatomique du visage. 2. Forme fixe modifiée: physionomies permanentes.

Caractérologie physiognomique, 2. Pathognomonie, (mimique) : 1. Mimique naturelle : physionomies habituelles. 2. Mimique feinte.

* *

Pour laisser plus d'unité à l'esquisse qui précède, nous avons volontairement omis de citer Gall, qui y aurait trouvé sa place après Lavater. La *Phrénologie* ou *Craniologie* est basée sur ce principe que nos dispositions et nos inclinations natives sont révélées par les protubérances et les dépressions du crâne, dont la forme est supposée moulée sur celle du cerveau. Après avoir brillé d'un vif éclat au commencement de ce siècle, cette doctrine, en désaccord avec l'état actuel de la physiologie et combattue sur le terrain des faits, ne compte *de nos jours qu'un petit nombre* d'adeptes.

Plusieurs monographies ont été publiées sur les formes de diverses parties du corps dans leurs rapports avec le caractère. On peut citer comme intéressante au point de vue de l'érudition et du style la *Chirognomonie* de d'Arpentigny, qui rattache aux contours de la main quelques tendances intellectuelles. Cet essai diffère de la chiromancie en ce qu'il néglige les lignes superficielles. On comprendra combien les réserves formulées à l'endroit de la morphologie du visage s'appliquent *a fortiori* à celle de la main.

La mimique, que nous avons envisagée uniquement dans la partie principale de son domaine, étend celui-ci au corps tout entier, car il n'est pas jusqu'au frémissement du pied qui ne puisse exprimer le plaisir, la colère ou le désir impatient. On pourrait la définir la *Science du geste*, en donnant à ce dernier mot une large acception. Les plus significatifs des gestes, abstraction faite de ceux du visage, appartiennent au bras et à la main. Il y a en eux la matière d'une monographie des plus instructives. La *Revue philosophique* (nº de février 1886) a publié une étude de M. J. Héricourt, dans laquelle ce sujet succinctement traité avec des vues fort justes. L'auteur y passe en revue un certain nombre de mouvements du bras, dont il indique la signification, mais en regrettant que, fugaces comme ils sont, ils ne puissent pas être saisis au passage par un appareil enregistreur qui permettrait de les mieux étudier et de les combiner; ce privilège est réservé au geste potentiel qui accompagne toute activité psychique et se révèle dans l'acte d'écrire. C'est ce qui a permis d'ériger la *Graphologie* en système, en lui assurant ainsi une avance marquée sur les autres parties de la caractérologie.

LÉONCE VIÉ.

L'INFLUENZA

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Tout le monde en parle, bien peu savent ce que c'est; le mot a pris en huit jours une notoriété européenne, mais la chose reste assez mystérieuse. On l'a signalée partout cette *influence* morbide, à Constantinople, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Stockholm et à Londres; enfin Paris a payé son tribut comme toutes les capitales et la préfecture de police lui a fait l'honneur d'une enquête. C'est une grippe ont dit les uns ; les autres ont prononcé le nom de *dengue* : la Faculté les départagera. La grippe est bien connue de tous, par une douloureuse et toute personnelle expérience ; mais la dengue était moins célèbre si toutefois une maladie peut le devenir : or, c'est une satisfaction de savoir, le mal échéant, le sens du mot qui le représente, et nous consacrerons notre chronique à la fièvre dengue.

Et d'abord, prononcez dangh, nous dit Littré : en espagnol *denga* signifie coquetterie et *denguero* veut dire coquet, d'où la dénomination anglaise de *dandy fever* ; c'est la fièvre des dandys. A Cadix on la dit *piadosa*, c'est-à-dire bienveillante; en Amérique elle se nomme *breackbones*, brise-os, ce qui est moins séduisant Ces épithètes représentent fort bien la chose ; la fièvre dengue est bénigne, presque jamais mortelle, mais elle est accompagnée de courbature et de violentes douleurs articulaires et musculaires ; joignez-y une éruption cutanée, un gonflement de la face, et des maux de tête (de la céphalalgie, dit Galien et Hippocrate) et vous reconnaitrez le mal si vous devez compter parmi ses victimes. C'est une maladie épidémique et contagieuse et transmissible : à la Réunion, en 1872, sur 35,000 habitants, 20,000 eurent la dengue; en 1878, à Ismaïlia, 1,800 habitants furent touchés sur 2,000. Mais, nous l'avons dit, la maladie n'est pas dangereuse et elle achève son cycle en cinq ou six jours ; elle ne devient sérieuse que très exceptionnellement et il n'y a lieu d'appeler ni le prêtre, ni le notaire, tout au plus le médecin aura-t-il à intervenir ; la série classique des sudorifiques, vomitifs, purgatifs et anti-pyrétiques peut être mise en œuvre, mais on peut aussi bien respecter le cours naturel de la maladie et s'en reposer sur la nature médicatrice, qui agit souvent aussi efficacement que les médicaments du pharmacien.

L'influenza, qu'elle s'appelle de son vrai nom, grippe, dengue ou autrement, est en somme peu redoutable, mais elle jette un grand trouble dans les relations, parce qu'elle affecte un caractère épidémique ; tout le monde y est exposé, riches et pauvres,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

La généralité de l'affection frappe l'opinion publique ; les magasins du Louvre, l'administration des télégraphes et des téléphones, d'autres collectivités ont été décimées et c'en est assez pour que l'influence morbide se complique d'une influence morale ; la suggestion y aidant, la mode s'en mêlant d'autre part, il est à craindre que tout coryza, toute courbature, toute grippe ne soit baptisé du nom fatal. Il n'y aura pas panique, parce qu'il n'y a pas de quoi effrayer les plus timorés, mais personne ne sera indemne et tous nous octroierons tour à tour une huitaine de congé. Voilà une indication dont les créateurs de Revues feront leur profit.

On s'est demandé et l'Académie aura à décider, si la cause morbifique de l'influenza est microbienne, ou bien si elle est simplement une conséquence des brouillards et des froids de novembre et de décembre ; nous nous garderons bien de devancer le jugement des maitres. Toutefois il est infiniment probable que l'influenza a, comme la grippe, son microbe ; les rigueurs de la saison ont préparé son terrain et favorisé son évolution ; les rhumes et toutes les affections catarrhales ont marqué d'avance ses victimes. On a jeté un cri d'alarme en nous montrant le choléra à nos portes : de fait, il y est, car il sévit en Mésopotamie, dans l'Asie mineure et en Perse, et l'Europe ne pourra être sauvée que par une extrême vigilance exercée par les Russes sur la frontière persane ; mais les Chiites de Bombay ont porté maintes fois la terrible maladie sur les bords du golfe Persique en venant enterrer leurs parents dans les villes saintes de Nedjeff et de Kerbellah, sans que nous ayons été atteints. Les épidémies de grippes ont quelquefois précédé le choléra parce que les mêmes causes prédisposent l'organisme à la réception du microbe, mais il n'y a pas sans doute d'autre relations à invoquer : gardons donc notre sang froid et abandonnons-nous sans crainte à la Providence. En France, on a commencé par rire de l'influenza ; continuons à lui montrer gai visage et tout ira bien.

Mais faisons de l'hygiène, afin de préparer une plus vigoureuse résistance à l'ennemi invisible qui tourne autour de nous pour chercher une proie : tout ce qui débilite doit être écarté et évité, car c'est lui fournir un moyen facile de nous terrasser. D'autre part méfions-nous de tous les agents par lesquels se propagent les microbes de tout genre ; or, c'est par l'air et par l'eau que se transmettent surtout les maladies épidémiques. Le sujet est trop important pour que nous le traitions légèrement ; nous nous contenterons d'indiquer quelques mesures préventives générales dont l'opportunité frappe surtout les esprits au moment où sévit une épidémie.

La destruction des détritus organiques est une question des plus importantes pour l'hygiène des grandes villes ; dans les immenses agglomérations de l'Orient, ce soin est abandonné à des légions de chiens qui s'acquittent à merveille de cette besogne ; dans nos cités, la solution la plus efficace parait être donnée par le feu et l'on a construit en Angleterre, aux Etats-Unis des fours crématoires spéciaux. A Londres, à Birmingham, à Leeds, à Montréal, à Pittsburg, etc., ces installations fonctionnent depuis plusieurs années et donnent d'excellents résultats ; les fours sont hermétiquement clos et ils ne dégagent ni gaz toxiques, ni odeurs nuisibles ni même de trop abondantes fumées : le traitement d'une tonne d'ordures coûte 75 centimes seulement et l'on recueille des cendres qu'on utilise comme engrais. L'administration communale de Bruxelles vient de décider à son tour la création d'une usine de crémation ; nos édiles feraient bien de suivre cet exemple.

La pureté des eaux de consommation est un autre élément qui intéresse vivement la santé publique : les eaux de source sont les plus recommandables, à condition qu'on les puise dans une nappe d'eau assez profonde pour ne pas être contaminée ; il faut toujours se méfier des eaux de puits, car ils peuvent recevoir des eaux superficielles chargées de microbes pathogènes : *a priori* nous considérerons toujours l'eau de puits comme suspecte. Cette question a été l'objet d'une remarquable étude faite au congrès d'hygiène tenu à Paris au mois de septembre der-

FEUILLETON DU 29 DÉCEMBRE 1889 — 6

LA CONFESSION D'UN PÈRE

Par VICTOR FOURNEL

VI

Dans les chansons, dans les chroniques, dans les comédies, on a fait une plaisanterie banale de cette chose qui rappelle à la moitié des pères de famille tant de préoccupations, de tourments et d'angoisses. La stratégie des mères qui ont des anges à placer a toujours alimenté les gais propos des loustics. On rit de leur facilité à croire tout le monde amoureux de leur fille, et de leur indignation quand elles s'aperçoivent de l'indifférence des hommes pour ce trésor. Mais la mère qui a versé son sang, sa vie et son âme en sa fille, qui l'a formée du meilleur d'elle-même, qui ne l'a jamais quittée d'une minute, qui a vécu penchée sur elle, respirant ses parfums, cultivant sa grâce, préservant sa pureté du moindre souffle, inspiratrice et confidente de tous ses rêves comme de toutes ses peines, la mère est bien pardonnable peut-être de ne pas envisager si gaiement les choses, d'y porter quelque passion et même quelque aveuglement. Les bouffonneries de ce thème facile m'ont toujours semblé lugubres et serré le cœur.

L'établissement d'un garçon, si laborieux qu'il puisse être, n'est rien en comparaison, et l'on peut dire des ménages médiocres, s'ils n'ont que des fils, qu'ils n'ont vraiment pas connu les difficultés de la vie. Qu'un garçon échoue une année, il réussira l'année suivante. Si une carrière lui est fermée, il se retourne vers une autre. Le chagrin causé par ses échecs n'a rien de caractère aigu qui perce le cœur d'une mère dans l'indifférence persistante témoignée à sa fille. Chaque année nouvelle lui apporte une force, à lui ; elle en enlève une à la sœur qui approche de ses vingt cinq ans. Toute journée qui s'achève semble éloigner celle-ci du but, et le temps qui s'écoule détruit une à une les chances qui lui restent. On va rabattant par degrés du rêve primitif : car quelle est la jeune fille — et quelle est la mère ? qui n'a débuté par le rêve ? D'étape en étape, on recule, on se replie, comme ces vaincus qui abandonnent successivement les positions avancées et finissent par se cantonner dans leur dernier retranchement, jusqu'à ce qu'ils en soient délogés aussi et qu'il ne reste plus même l'espoir.

Echafauder rêves sur rêves, n'est-ce pas là toute la vie tant qu'on est jeune, et se replier de rêve en rêve, toute la vie lorsque la maturité est venue et que l'expérience reprend, après faillite, la suite des affaires de l'imagination ? Si l'on pouvait lire dans le cœur du plus heureux et du plus envié, en comparant la réalité qu'il étreint à la chimère qu'évoquait sa pensée, en voyant tout ce qui s'était entassé dans son âme, comme les cendres au fond d'un foyer, de grands désirs avortés et de longs espoirs déçus, au lieu de faire envie il ferait pitié.

VII

Quelques mois après l'ordination de Louis, l'évènement sembla vouloir donner raison aux nouvelles espérances de votre mère. Nous reçumes un jour une invitation à dîner chez les Clément. Une telle invitation était chose si rare pour nous, et celle-là, particulièrement, s'expliquait si peu, qu'une même pensée nous vint à tous deux aussitôt, sans qu'aucun de nous l'exprimât. La bonne madame Clément était certainement la personne du monde qui désirait avec le plus d'ardeur, après votre mère, le mariage d'Adrienne. Cette petite grosse femme, toujours active et roulant comme un toton, d'esprit fin dans son corps épais, d'une bonté et d'un tact exquis avec son allure vulgaire et sa physionomie rougeaude, et dont la voix flûtée étonnait comme si l'on eût entendu sortir un gazouillement d'oiseau de la bouche d'un hippopotame, avait le don d'égayer au plus haut point notre chère Adrienne et d'exciter sa verve.

Nous trouvâmes chez elle un homme d'une trentaine d'années, qu'elle nous présenta comme un professeur de classes élémentaires à Louis-le-Grand. Le cœur de votre mère dut battre comme le mien, à sa vue, et plus encore lorsque nous le vîmes s'asseoir à table à côté de votre sœur. Adroitement excitée par madame Clément, qui s'appliquait, avec un air de bonhomie, à la faire briller, elle déploya une grâce malicieuse et piquante qui parut charmer son voisin. Après le dîner surtout, la glace rompue entre eux et se trouvant à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre, ils causèrent beaucoup ensemble, et plus d'une fois, du petit groupe qu'ils formaient à deux pas de nous, partaient de concert des rires discrets qui indiquaient, à ne s'y point tromper, la bonne harmonie de la conversation. Quelques personnes étaient venues, entre autres mon collègue M. Hamon et sa fille, personne déjà mûre et nullement dangereuse. Elles n'étaient pas gênantes et passèrent la soirée à faire un whist où la taciturne mademoiselle Hamon pareille à une ombre, tint le plus naturellement du monde la place du mort.

Nous revînmes en silence. Votre mère avait déjà éprouvé tant de déceptions, qu'elle n'osait plus se livrer tout haut, et j'imitai sa réserve. Ni l'un ni l'autre ne fermâmes l'œil de la nuit. Le lendemain, nous attendîmes, causant de choses indifférentes et ne pensant qu'à celle dont nous ne disions mot. L'attente dura trois longs jours, au bout desquels nous vîmes arriver une après-midi notre excellente amie pour nous demander la permission de nous amener M. X*** le lendemain au soir.

— Je ne sais pas ce qu'il vous veut, fit-elle avec une très drôle de petite mine futée, mais je n'ai jamais vu un homme si pressé de s'introduire chez les gens. Y comprenez-vous quelque chose, Adrienne ?

Elle se mit à rire, et nous fîmes chorus. Nous étions heureux. Que vous dirai-je ? Ah ! mon cœur se serre. Il vint, il revint. Maintenant, Adrienne s'abandonnait à cet attachement qui nait si vite dans l'âme des jeunes filles. Elle était devenue sérieuse avec lui. Plus de saillies joyeuses, ni de fusées d'éclats de rire. Elle embellissait de son bonheur. Lorsqu'il était là, je ne sais quelle flamme intérieure s'allumait en elle, qui m'éblouissait. Un soir, il fit une allusion obscure et embarrassée à ses parents qui habitaient la province : « A jeudi ! » lui dis-je en le reconduisant ; mais j'étais vaguement inquiet.

Le jeudi, il ne vint pas.

Ma pauvre Hélène se montra agitée, inquiète, — persuadée, le disant du moins, qu'il était malade. Mais Adrienne demeurait silencieuse. Elle avait pressenti du premier coup que c'était fini. La lumière intérieure disparut comme sous un rideau. Elle se leva, le lendemain, les yeux cernés, le réseau bleu des veines marqué sur sa figure délicate. Mais elle était fière, et s'efforçait de paraître calme. A la distribution du matin, le facteur nous apporta une lettre, très correcte, où M. X… nous apprenait, avec des expressions de regret qui semblaient sincères, que son père s'opposait formellement, en l'absence de dot, au mariage dont il avait caressé l'espoir.

Je ressens encore, en écrivant ceci, le coup qui me frappa au cœur. Ce fut comme la pointe aiguë d'un poignard ; j'en sentis vraiment la piqûre et je faillis crier de douleur. Il me fallut quelques secondes pour dominer un sentiment d'atroce souffrance, et alors je voulus prendre ma fille dans mes bras ; mais elle tourna les yeux vers sa mère, m'indiquant ainsi qui je devais d'abord consoler.

Pendant sa nuit d'insommie, passée tout entière à tourner et à retourner un monde d'hypothèses, elle avait vieilli de deux ans ; elle vieillit de cinq ou six pendant la lecture de la lettre. Je me penchai vers elle pour l'embrasser ; elle me repoussa doucement sans rien dire, et passa dans sa chambre. Adrienne alla pour l'y rejoindre, mais la porte était fermée à clef et ne s'ouvrit pas.

Quand on l'appela pour le déjeuner, elle vint, s'assit en silence devant son assiette, essaya docilement de manger, pour m'obéir, et ne put avaler une bouchée. Ses yeux étaient secs : elle n'avait pas pleuré ; ce fut un malheur. Elle se leva de table comme un automate et rentra aussitôt dans la chambre. Mon regard et celui d'Adrienne se rencontrèrent, puis se baissèrent aussitôt, comme s'ils avaient eu peur de trahir le secret de nos pensées.

Dès lors, votre sœur dissimula sa blessure pour consoler plus aisément sa mère, en lui persuadant qu'elle ne souffrait pas. Ou plutôt, je le crois, elle l'oublia vraiment devant cette plaie d'autant plus effrayante qu'elle saignait en dedans, au risque d'étouffer la malade. Avec un ressort extraordinaire, elle avait pris le dessus en vingt-quatre heures, et se prodiguait à l'œuvre de diversion qu'elle avait entreprise. Elle allait et venait, disant de bonnes paroles, chantonnant un air pour la convaincre de sa parfaite tranquillité d'âme, lui lisant le journal, lui racontant des anecdotes, des histoires amusantes, cherchant à l'égayer d'une saillie, déployant toute sa malice et tout son entrain pour la réveiller.

Votre mère était tombée dans une sorte de *coma* moral. On eût dit qu'elle avait repris pour son compte la devise de Valentine de Milan : « Rien ne m'est plus. Plus ne m'est rien. » Ni son ménage ni sa famille ne semblaient l'intéresser. Aucun signe n'indiquait qu'elle prêtât la moindre attention aux paroles qu'on échangeait devant elle. Elle ne lisait pas ; elle ne touchait pas à son piano. Elle ressemblait à un corps d'où l'âme est partie et que meut seulement une sorte d'instinct machinal. Chaque jour, elle s'enfonçait davantage, comme si elle se fût lentement enlizée dans une taciturnité lugubre. Si je lui apportais le journal pour lui montrer un *fait divers*, elle le prenait sans résistance et l'étendait sur ses genoux ; mais ses yeux se détachaient vite du texte, moins vite encore que son esprit. Quelques minutes après, je trouvais le journal à terre. Un jour je lui offris le dernier roman d'Octave Feuillet, un auteur qu'elle aimait entre tous. En rentrant du bureau, j'ouvris la porte de sa chambre, et je vis qu'elle tenait le livre ouvert sur la table devant elle ; je m'approchai, m'applaudissant de l'idée que j'avais eue… Armée d'un crayon, elle dessinait sur les marges une série de profils où je reconnus du premier coup la figure d'Adrienne. Chaque page était ainsi couverte d'exquises sommaires et de mots sans suite, où reparaissait souvent le nom de sa fille, répété cinq ou six fois, comme dans un modèle d'écriture.

Toutes mes tentatives de diversion échouèrent de même. Il n'y en avait qu'une possible, et j'aurais donné sans hésitation la moitié de mon sang pour la créer. Mais personne ne songeait à recueillir l'héritage du prétendant disparu. Ah ! comme je le haïssais celui-là ! Et je haïssais aussi madame Clément, qui consternée d'un pareil résultat n'osait plus se montrer.

Du petit cabinet de travail où je me livrais tristement à quelque besogne supplémentaire, j'entendais ma chère malade aller et venir dans le couloir, comme une âme en peine, traînant une démarche alourdie, battant le parquet d'un pied mort et d'un pas monotone, et mon cœur, pris d'une immense pitié, s'élançait vers elle. Ne sortant plus, ne voulant plus recevoir, elle ne prenait aucun soin de sa personne, toujours en robe de chambre et en mules, négligée, mal coiffée, et se laissait vieillir. Sa fille même semblait lui être devenue indifférente.

(*A suivre*).

VICTOR FOURNEL.

Voici les communes belges pour lesquelles l'affranchissement des lettres est de 20 centimes au lieu de 25 :

Antoing, Blandain, Comines, Celles, Courtrai Dottignies, Gaurain-Ramecroix, Havines, Menin Messines, Mouscron, Moorslede, Néchin, Neuve-Eglise, Taintignies, Templeuve, Tournai, Warneton, Warcoing, Wervicq, Ypres.